Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 45

Artikel: L'ascension du gendarme n°7
Autor: Renettir, T.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199645

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

series scientifiques, de M. G. Krafft, réunies en un volume auquel ont collaboré, de la plus heureuse façon, la science et l'esprit. (*S. Henchoz, éditeur, Lausanne.*)

Français et patois.

Le dîner de Marianne.

La Marianne était une bonne cuisinière, mais il lui arrivait un peu trop souvent de lever le coude. Que voulez-vous! les cuisinières mènent aussi une rude vie et en été, quand le soleil est chaud et qu'il faut rester toute la journée à fricoter devant un fourneau brûlant, il y a de quoi vous dessécher la langue et la gorge. Or, c'était au gros de la canicule, dans une pension de montagne, avantageusement connue, et où les gens de la plaine, qui ont besoin de changer d'air et le moyen de s'accorder quelques semaines de vacances, venaient nombreux.

Marianne, affairée, en perdait quelquefois le sommeil. Elle connaissait bien des recettes de cuisine, mais pour contenter tout ce monde, allez-y voir! Les uns n'aiment pas les oignons, d'autres ne peuvent supporter le goût ni l'odeur du fromage. Ceux-ci veulent de la viande saignante, ceux-là, au contraire, la préfèrent bien cuite. Ou bien on fait la grimace quand paraissent sur la table des choux et du lard, un ragoût quelconque, des restes du jour précédent, que Marianne préparait pourtant de façon à les rendre méconnaissables.

En apprenant les récriminations des mécontents, elle se fâchait: « Alors, criait-elle en secouant les casseroles, qu'est-ce qui faudrait leur z'y donner à ces beaux messieurs et à ces belles dames? Parce qu'ils paient quatre francs par jour, ils se figurent qu'on va leur servir à chaque dîner du poisson et des poulets? Tas de gourmands, va! S'ils avaient mangé dans leur vie un peu plus de vache enragée, ils ne seraient pas tant difficiles. »

Là-dessus, elle prenait un verre, le remplissait jusqu'aux bords et l'avalait d'un trait, pour se calmer. Elle avait du reste soin d'apporter avec elle, le matin, une petite valise de couleur grisâtre, qu'elle dissimulait sous une table de la cuisine et où venaient prendre place les bouteilles fraîchement tirées de la cave. Le soir, valise en main, le travail étant terminé, Marianne regagnait sa chambre et buvait encore un coup avant de s'endormir pour tout de bon.

Dans la maison, les hôtes qui la rencontraient parfois l'interrogeaient:

— Dites donc, Marianne, qu'est-ce que vous en faites de cette valise? On dirait que vous revenez de voyage!

La cuisinière, d'abord interdite, répondait avec humeur: « C'est pour mettre mes affaires! » et on la laissait tranquille, considérant qu'il s'agissait là d'une innocente manie.

Un matin, tout allait de travers. « Il semble, prétendait Marianne, que le diable s'en mêle! » Pour s'éclaircir les idées, elle avait recouru, plus que d'ordinaire, au litre placé sur la table et qui devait servir à confectionner une sauce, mais en vain. Sa vue commençait à se troubler, ce qui ne contribuait pas, on le comprend, à rendre la situation meilleure. Enfin, le dîner finit tout de même par être prêt; il ne manquait plus que le sel, mais, pour comble d'infortune, la boîte se trouva vide. Pour le coup, Marianne crut qu'elle en perdrait la tête. « Me voilà propre, dit-elle, je vais être déshonorée. »

A ce moment, un cornet frappa ses regards. Le mot *sel* s'y étale en grosses lettres. Elle l'ouvre: « C'en est, pour sûr, et du tout beau encore! » Et notre cuisinière s'empresse de vider une partie du contenu dans la marmite et sur les mets qui attendaient le précieux assaisonnement.

La grosse soupière est maintenant au milieu de la table, dans la salle à manger. L'air de la montagne donne de l'appétit et les convives attendent avec impatience le moment où ils pourront attaquer la soupe, qui répand une odeur délicieuse. Il y a là, en particulier, un monsieur qui a fait diète le jour précédent, par ordre du docteur, et qui s'est administré une large ration d'eau hongroise, un apéritif qu'on ne recherche pas volontiers.

Mais aux premières cuillerées, des signes de mécontentement se manifestent. « Quel drôle de goût! » murmure quelqu'un. Avec les légumes et la viande c'est encore pire. Il n'y eut que le dessert qui trouva grâce, et bientôt la salle se vida, à la grande confusion des maîtres du logis.

Madame, inquiète, se précipite alors du côté de la cuisine et trouve Marianne qui somnolait sans s'inquiéter autrement de son propre repas.

— Marianne, qu'est-il donc arrivé, votre dîner avait un goût détestable?

— Rien d'autre, pardine! répondit la cuisinière en sursautant.

— Comment rien, c'est impossible! D'abord tout était trop salé.

— Ah! ça, peut-être bien; je n'ai pas ménagé le sel.

En parlant, madame X. avisa le cornet resté ouvert. Immédiatement elle comprit.

— Mais, malheureuse, c'est du *sel de Glauber* que vous avez employé. On l'avait précisément acheté pour une vache malade.

Marianne, tout à fait réveillée cette fois-ci, ne disait plus mot. En pensant pourtant à tous les estomacs qu'elle avait troublés sans le vouloir, cette folle de Marianne, au lieu de s'excuser, se mit à rire, tellement que des larmes coulaient sur ses joues couperosées. Indignée, la maîtresse de la maison s'écria:

— Je ne vous croyais pas si bête, Marianne! Pour vous punir, vous allez préparer un nouveau repas qui doit être terminé pour quatre heures précises. J'aurai soin d'avertir ces dames et ces messieurs.

Et Marianne dut s'exécuter. En se remettant au travail elle ne put s'empêcher de marmotter pourtant: « Poison de cornet! sans lui rien ne serait arrivé. »

Et tandis que Marianne, complètement dégrisée, rallumait ses fourneaux, toute la pension était en liesse. FRANCŒUR

* * *

L'incoura et sa serveinta.

L'incoura dè Velâ-lè-Nebllio avâi fé veni dè pè Mâcon su France cauquiès sétai dè cé bon vin rodze dè per lé, et l'avâi remisâ lo légrefasse à sa cava.

Sè desâi: « Y'ein gardérè la maiti dein lo bossaton et ye boutérè lo resto ein botolhies, kâ cé vin est bin dè meillâo quand l'est vilho; pu, faut portant que y'aussè oquiè dè bon à offri à Monseigneur l'évêquo quand passéra férâ sa veria dein la perrotse.

L'incoura lâi plliantè don la boaita, dètsaupounè lo bondon et sè de: « Faut laissi reposâ cauquiès dzo cé vin dévant dè tot cein maniganci, tot parai porrè adé ein trérè à mésoura cein que m'ein faut po mon baire et po l'hotô. »

Mâ se l'incourâ amâvè gaillâ lo rodzo, sa serveinta, la Glôdine, ne lâi fasâi pas la potta non pllie; c'ètâi 'na grossa Savoyarda que ne cratchivè pas dein lo verro et qu'amâvè gaillâ fifâ; l'est veré que clliâo cousenairès que sont adé pè l'hotô dévant on fornet que frecassé, accrotsont la sai et quand poivont sè déssâiti autra part qu'à la cassa, ma fai, va rein dè mi! Assebin, ti lè iadzo que la Glôdine allâvè pè la cava, sai po copâ on quartai dè toma, sai po queri lo vin po lè souyès à monsu l'incoura, le reimplliâvè lè trai quarts et demi dâo tepin dè cé bon Mâcon et hardi! avau lo cornet! Lè z'occajons ne manquâvant pas, mâ ïo lo vin felâvè rudo, l'ètai la demeindze, tandi que l'incoura ètâi à la messa et âi vêprès, la Glôdine avâi tot lezi dè baire sein sè férè accrotsi. Et ne s'ein fasâi pas fauta, allâ pi!

Ma fion, âo bet dè cauquiès senannès dè cé commerço, lo bossaton a coumeinci à gorgossi, kâ vegnâi tot avau et on dzo que l'incoura ètâi zu pè la cava et que l'avâi roilli contre avoué lo dâi, l'a fé 'na grimace d'einfai ein véyeint que son bosset arrevâvè astout à gotta et que n'ein restâvè perein què cauquiès litrès.

— Grand saint Dzozet! que cein vâo-te derè? Y'a po sû dâo diabllio perquie! que sè peinsâvé. Adon, sein férè ni ion ni dou, le montè à l'hotô ïo le trâovè la Glôdine que dondâvè su 'na chaula; paret que l'avâi trâo agotta lo Mâcon cé dzo quie, assebin l'incourâ sè démaufiâ d'oquie et lâi fâ:

— Mâ, dis vâi, Glodine, y'è fé veni cé bossaton dè Mâcon n'ia pas quienze dzo, n'ein baivo papi on demi-litro per dzo, mettons que t'ein a prai cinq litrès onco po l'hotô, dévetrâi ètrè onco po lo mein à la maiti, et l'est dza voudhio! Qu'est-te que cein vâo derè?

— Ma fai, monsu lo doyein, n'ein sè pardi rein! lâi fâ adon la Glôdine, onco tot'eintoupenaïe, foudrâi petétrè vaire! Se l'est dinse, voutron bossaton a, po sû, on perte!

Et ein cein deseint, le sè messè à bailli ein âovreint on mor asse grand qu'on lermier dè cava.

Adon, l'incoura, que la vouaitivé âo bllianc dâi ge, lâi fâ:

— Va pi fini ton sonno, Glôdine! y'è vu tot'ora lo perte ïo a passâ mon vin!

* *

L'ascension du gendarme n° 7

Au mois de juillet dernier, quatre alpinistes de la section des Pierrettes, ont réussi la première ascension du « gendarme » n° 7, réputé vierge et inaccessible, qui se dresse sur l'arête méridionale du fameux Krackhorn, dans les Alpes bernoises. Le hasard a fait tomber dans mes mains les notes manuscrites d'un des acteurs de cette audacieuse entreprise et je m'empresse de les communiquer au *Conteur*, afin que ses estimables abonnés puissent se faire une idée exacte de ces terribles ascensions signalées chaque été dans la chronique alpestre de nos divers journaux.

Laissons la parole à notre héros:

Le 25, à l'aube, nous étions debout, armés jusqu'aux dents et décidés à vaincre ou mourir. Mais permettez-moi de vous présenter d'abord mes compagnons de course.

Notre chef et guide, c'est l'énergique *Cordett*, d'origine anglaise, long, mince, au profil anguleux, aux muscles secs mais forts comme ceux des sauterelles dont il imite les allures. *Crampon*, ne l'est que sur les glaces où ses rares aptitudes trouvent un champ d'actions dignes de lui; est chargé spécialement de retenir toute la cordée en cas de glissade mortelle, mais on ne lui confie pas de piolet pour lui éviter la tentation de couper la corde au moment critique! *Fustet*, large, épais, rond, bien râblé et bien calé, porte les vivres et liquides dont il consomme lui-même la plus grande partie. Boit beaucoup de Villeneuve pour sa santé et de Neuchâtel sur lie, vin mousseux, qui rend plus léger et facilite les montées. Enfin, votre chroniqueur *Varappmann*, dont, par modestie, je ne dirai pas tout le bien que j'en pense; sa faculté primordiale est de grimper dans les rochers comme l'alcool à 100° contre les parois du verre.

Je passe sur la première partie de notre ascension: longues pentes ébouleuses et chaotiques, névés roides, rochers abrupts; tout cela est gravi par le commun des mortels et vous trouverez dans tous les récits de course des périodiques alpins les banalités suggérées par ces difficultés qui ne sortent pas de l'ordinaire. Nous arrivons donc directement au pied de notre gendarme. Perché sur une arête vertigineuse et flanqué de parois à pic, il n'a pas du tout l'air commode, notre gendarme, et chacun répète involontairement le fameux refrain:

Brigadier, vous avez raison !

Cordett prend son air des grands jours, palpe la roche, l'examine sous tous les angles, de droite et de gauche, et déclare solennellement que le pied du gendarme — à la montagne ils n'en ont qu'un — est lisse, vertical sur plus de six mètres de hauteur. Fustet propose de planter des chevilles de fer, mais son idée est repoussée avec mépris: les vrais alpinistes respectent la montagne. Et puis, on n'a pas de chevilles !

« Si nous buvions un verre, dit Fustet, ça donnera des idées ».

En chœur : « Ça y est ! ».

Et l'idée qui vient est celle-ci, pas très nouvelle, si l'on en croit La Fontaine. Crampon grimpe sur Fustet, Cordett sur Crampon, ce qui fait une échelle de 5 m.,50. Puis Varappmann grimpe sur le tout et cherche une prise pour s'élever et prendre pied. Mais Cordett, mal en place, menace de perdre l'équilibre; il penche en arrière et va précipiter toute l'échelle dans l'abîme. En cet instant suprême une inspiration géniale lui vient: il colle ses lèvres au roc, et dilate largement sa poitrine ; sa bouche fait ventouse; il reste adhérent au gendarme et nous sommes sauvés. Varappmann se fixe solidement et tire à lui ses trois compagnons. Cet obstacle franchi, l'ascension continue sans peine sur quelques mètres de roc en escalier. Mais voici bientôt une *cheminée* étroite, à demi barrée par un quartier de roche — c'est le bouton de la tunique — qui ne laisse qu'un passage problématique. Aussi Crampon et Cordett, gymnasiarques émérites, aiment-ils mieux contourner le bloc à l'extérieur, tandis que Fustet, moins désossé, préfère le canal. Il se fait tout mince pour s'y engager. Par malheur, son sac le retient et l'immobilise au beau milieu de la cheminée; malgré des efforts désespérés, il n'avance ni ne recule.

— Tonnerre, quelle déveine ! s'écrie-t-il.

— Quoi qu'il y a, mon vieux ?

— Un tronbidion très rare (Fustet collectionne les insectes) qui se promène sur mon nez et me chatouille.....

— Prends-le donc !

— Peux pas, j'ai les bras emprisonnés ! Nom de mille..... ah..... ah..... atschi....., atschi.. .. broum...

Le trombidion, emporté par ce cyclone, avait disparu, mais la secousse brusque de l'éternuement avait dégagé Fustet, et je puis passer à mon tour.

« Faut boire quelque chose là-dessus, dit Fustet, c'est bon pour les fosses nasales ». Adopté sans observations.

Quelques mètres plus haut, nouvel obstacle. La poitrine du gendarme offre une surface plane, large de quatre à cinq mètres avec une pente de 70°. Il faut absolument la traverser pour atteindre l'épaule (tout gendarme qui se respecte en a au moins une). Cordett propose de franchir d'un saut; mais quand on lui parle de montrer l'exemple, il tergiverse, invoque sa myopie et le manque d'espace en hauteur..... Il faut chercher autre chose. Varappmann, qui lorgnait une saillie rocheuse, dominant la pente lisse, imagine un truc qu'il se propose (s'il redescend !) de faire breveter sous le nom de *coup du pendule*. Il grimpe, enroule un bout de sa corde à la saillie, redescend, s'attache à l'autre bout et, prenant son élan, s'élance dans le vide, vers la crête opposée. Mais son impulsion, mal calculée, est trop faible et Varappmann se met à osciller dans l'espace comme un vulgaire pendule d'horloge. Cordett se tord de rire et tire sa montre pour vérifier les lois des oscillations. Crampon met fin à cet intermède tragi-comique en allongeant, dans la rondeur médiane de Varappmann un formidable coup de plat de semelle qui lui donne enfin la vitesse nécessaire et l'envoie cogner, même un peu trop fort, contre une anfractuosité du roc, où il peut s'agripper. La corde est tendue et toute la bande passe.

Il n'y a plus que la *tête* à gravir. On peut se convaincre qu'elle n'est accessible que par le menton, la bouche et l'aile droite du nez. Or le dit menton proémine sur le vide d'environ septante centimètres, en même temps qu'il s'élève à près de deux mètres au-dessus de l'épaule. Cet obstacle semble insurmontable. Deux, trois verres de Villeneuve n'apportent aucune suggestion. Enfin, Cordett trouve un biais. Il se met en long, les pieds sur les épaules de Fustet et les aisselles sur les épaules de Crampon; il se transforme ainsi en une sorte de poutrelle horizontale, dont l'extrémité antérieure, la tête, dépasse d'au moins trente centimètres le menton du gendarme et regarde impassible un abîme effrayant de deux cents mètres de profondeur ! Varappmann se hisse sur cette corniche artificielle pour chercher une prise solide ; de ses gros clous il laboure l'occiput de Cordett qui crie grâce; mais Varappmann n'est pas pressé; il piétine sur place, sans doute pour se venger de sa mésaventure du pendule. Il se décide enfin à s'amarrer, fixe la corde et nous enlève à tour de rôle. C'est la victoire. Le sommet, un gros bloc chancelant, est à deux pas. Nous parvenons à nous y jucher les quatre sur un espace grand comme un mouchoir de poche, dans l'attitude solennelle des trois Suisses prêtant le serment d'éternelle alliance. Après quoi nous faisons choir le bloc dans le vide, afin que personne, après nous, ne puisse poser le pied sur *notre* sommet.

Il est midi moins dix. Ce serait l'heure de la prendre, si on l'avait. Ce sera celle du repos pour les membres et du travail pour les mâchoires. Une cigarette là-dessus et l'on est bien. Puis il faut songer à la descente. Celle-ci ne nous préoccupe guère: les cordes fixées en montant la rendront très facile. En route donc ! Le passage du menton nous arrête un instant; il semble impossible d'atteindre le cou en retrait; mais le truc du pendule nous tire de nouveau d'affaire. Voici la pente lisse de la poitrine. O surprise, la corde laissée pour servir de main-courante est cassée et les bouts « bambillent » sur le précipice ! C'est le bloc qui l'a emportée en tombant, et le claquement de fouet s'explique, hélas ! Que faire, maintenant ? On se creuse en vain la cervelle. « Buvons toujours un verre, s'écrie Fustet ; quand on sera gris on sera plus vite en bas ! » Mais cette facétie macabre n'obtient aucun succès.

. . . . . .

Les notes de Varappmann s'arrêtent ici. Que sont devenus nos intrépides grimpeurs ? Ont-ils pu redescendre ? Sont-ils encore perchés sur leur gendarme ? Mystère. Je propose que le *Conteur* ouvre un concours aux fins de trouver la meilleure solution à ce terrible problème, solution qui sera télépathiée sans retard aux infortunés, s'ils sont encore de ce monde.

Votre dévoué. T. RENETTIR.

P.-S. — Au moment de mettre sous presse, nous apprenons avec un vif soulagement que les quatre ascensionnistes sont revenus sans accident. Après trois heures de réflexions lugubres, Crampon s'est avisé qu'il lui restait sur les épaules une corde de trente mètres et comme le gendarme n'avait en tout que vingt-six mètres de hauteur, il n'y avait plus qu'à se laisser glisser jusqu'au pied du gendarme, lui tirer sa révérence et rentrer par le dernier train pour aviser les journaux de la réussite complète de l'expédition. LE DIT.

La livraison d'*octobre* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

La France d'hier. La libération du territoire, 1871-1873, par Alphonse Bertrand. — La fille du chimiste. Roman, par J. Hudry-Menos. (Seconde partie). — La musique dramatique en Russie depuis Glinka. Nicolas Andreewitch Rimsky-Korsakov, par Michel Delines. (Seconde partie). — Le Parnasse contemporain. Etude historique, par Henry Aubert. (Seconde et dernière partie). — La guerre de guérillas dans l'Afrique du sud, par le colonel Camille Favre. (Troisième et dernière partie). — Sawka Doudar. Nouvelle ruthène, par Sémène Zemlak. — Chroniques parisienne, italienne, allemande, anglaise, américaine, suisse, scientifique et politique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle :*
Place de la Louve, 1, Lausanne (Suisse).

Boutades.

Lors d'une fête de bienfaisance qui eut lieu l'été dernier dans une petite ville du canton, les membres du comité d'organisation étaient allés frapper à la porte de quelques richards. L'un de ces derniers résistait opiniâtrément aux sollicitations.

— Voyons, monsieur, donnez-nous au moins quelque chose pour le mât de cocagne.

L'avare réfléchit un instant, puis appelant sa domestique: « Louise, donnez à ces messieurs un morceau de savon.

Une brave fille du Gros-de-Vaud, en ville depuis une année seulement, se présente dans une maison, comme femme de chambre.

Elle commence aussitôt à chanter ses louanges: travailleuse,... propre, .. active,... etc., puis elle ajoute: « Aussi, madame, dans ma dernière place, j'avais épousseté la salle à manger, fait les chambres et les lits avant que personne ne fût encore levé. »

Un riche avare a une jeune nièce qu'il proclame son unique héritière, mais qui n'a jamais vu la couleur de son argent.

— La petite a vingt ans, lui dit un ami ; vous devriez, d'ores et déjà, faire quelque chose pour l'aider à se marier.

Et le bon Harpagon :

— Je vais faire... le malade.

— Dis, papa, comment que les astronomes y savent toujours quand il y aura des éclipses ?

— Mais, petit bobet, est-ce que les astronomes ne lisent pas les journaux comme nous !

— Eh bien, mon petit Henri, tu es toujours gentil ?

— Oh ! oui, tout ce qui pourrait peiner papa ou maman, je le fais en cachette.

Deux jeunes gens, un médecin et un banquier, aspirent à la main d'une ravissante jeune fille.

— Alors, demandait-on à un ami de la famille, lequel des deux est le bienheureux ?

— Hum !... je ne pourrai pas vous le dire, mais c'est assurément le banquier qui épousera.

Petites filles jouant à la madame.

— Bonjour, madame. Depuis quand êtes-vous mariée, madame ?

— Depuis six semaines, madame.

— Avez-vous déjà des enfants ?

— J'en ai cinq.

— Les nourrissez-vous vous-même, madame ?

— Oh ! non, c'est mon mari qui les nourrit tous !

LE MAITRE, — Quel est l'animal capable de s'attacher le plus étroitement à l'homme ?

UN DES ÉLÈVES. — La sangsue, m'sieu !

THÉATRE. — Mardi dernier, seconde représentation de *Zaza*. Une troisième représentation aura lieu demain, *dimanche;* ce sera irrévocablement la dernière. Jeudi, *Le Monde où l'on s'ennuie*, de Pailleron, a été fort bien interprété par nos excellents acteurs. Les belles salles continuent. N'est-ce pas là la réponse la plus éloquente à l'idée émise, dans l'un de nos journaux, de supprimer notre troupe à demeure et de nous en tenir aux seules « tournées ? ». Les Lausannois ont une bonne troupe et un aimable directeur: ils tiennent à les conserver et feront tout pour cela, nous en sommes sûrs.

* * *

KURSAAL. — A Bel-Air, comme à Georgette, le public est fidèle au directeur. Il est vrai que là aussi, on sait le retenir par des programmes toujours variés et du choix. Actuellement, *spectacle hors ligne*, comme disent les annonces.

Il y a des débuts: **Les Préols ;** des adieux: **Ricardo et Saloing**. Débuts et adieux c'est le train ordinaire de la vie. Mais il y a aussi des succès, ce qui est moins ordinaire, des succès pour tout le monde et particulièrement pour *Darnaud, Reinhold-Rudolfi*, etc.

* * *

Récitals Scheler. — Mardi, à 5 heures, au Casino-Théâtre, cinquième et dernier rendez-vous de toutes les amies et de tous les amis des lettres et de l'aimable diseur qu'est M. Scheler.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT

Lausanne — Imprimerie Guillaud-Honnorat